

sortir. Est-ce qu'il y a une autre issue que celle-là ?

—Oui, monsieur, en haut de la pente, un petit escalier qui descend à la rue Bercy.

—Tonnerre ! je l'ai raté ! pensa le Dijonnais.

Et, jetant une pièce blanche sur le comptoir, il s'élança dehors, sans attendre qu'on lui rendit sa monnaie.

—Pas un instant à perdre ! se disait Ovide en s'éloignant. Il doit être allé chez lui faire un brin de toilette avant de rendre visite à sa particulière. Donc c'est chez lui qu'il faut courir.

Au bout de cinq minutes de marche rapide, il aperçut un fiacre vide dans lequel il s'élança en criant au cocher :

—Trois francs la course, mon vieux, mais du train ! je suis pressé.

—Où allez-vous ?

—Rue de Miroménil, 85.

—Suffit ! Hue, cocotte.

Cette injonction fut accompagnée d'un vigoureux coup de fouet, et le sapin partit à une vitesse relative.

.

Mary Harmant, depuis que son père lui avait promis qu'elle serait la femme de Lucien Labroue, se sentait folle de joie. L'avenir lui apparaissait à travers un mirage couleur de rose. Quarante-huit heures seulement s'étaient écoulées depuis la bonne nouvelle, et déjà l'inquiétante pâleur du visage disparaissait, les taches rouges des pommettes s'effaçaient. Nous savons déjà que son père lui consacrait tout entière la journée de dimanche. Le samedi, elle avait passé seule la soirée, prévenue par un message de Paul Harmant, qu'il ne rentrerait pas dîner. De cette absence imprévue était résultée pour elle une contrariété très vive, car elle espérait pouvoir s'entretenir de Lucien Labroue, et savoir si son père avait quelque chose de nouveau à lui dire au sujet du mariage projeté. Comme toutes les personnes que dominent une idée fixe, elle ne pensait qu'au bonheur devant résulter de cette union, et elle aurait voulu en parler sans cesse.

Ce dimanche-là, elle se leva de bonne heure et, une fois sa toilette achevée, elle se rendit au cabinet de travail du grand industriel. Celui-ci se doutait bien que sa fille lui poserait mille questions embarrassantes au sujet du jeune homme, ce qui l'entraînerait à de nouveaux mensonges plus embarrassants encore. Il avait décidé que, pour se soustraire à cette situation gênante, il éviterait, autant que possible, les tête-à-tête avec Mary. Il était en outre très préoccupé de ce qu'allait faire Ovide Soliveau, et cette préoccupation augmentait encore son désir de solitude. Lorsque Jacques Garaud vit la porte du cabinet s'ouvrir pour livrer passage à la jeune fille, il ne put réprimer un geste d'impatience et son front se plissa. Ni le pli du front, ni le mouvement de contrariété n'échappèrent au regard perçant de Mary.

—Je te dérange, père ? demanda-t-elle.

—Un peu, oui, mon enfant, car je suis plongé dans de grands calculs qu'il ne faut pas interrompre, répondit le millionnaire, mais puisque tu es là, viens m'embrasser.

La jeune fille se hâta d'obéir et reprit :

—Tu es rentré tard, hier ?

—Non, vers onze heures. Un de mes principaux clients m'avait retenu à dîner pour causer d'affaires.

—Que ferons-nous aujourd'hui ?

—J'ai beaucoup de travaux arriérés à classer. J'emploierai à ce classement la plus grande partie de la journée.

—Tu travailleras aujourd'hui dimanche ! s'écria Mary.

—Il le faut.

—Mais, ce soir ?

—Je serai forcé, ce soir, de m'absenter pendant quelques heures.

—Tu déjeuneras et tu dîneras avec moi, cependant.

—Je déjeunerai, oui, mais il est moins certain que je dîne.

—Alors mon beau rêve s'évanouit.

—Qu'avais-tu donc rêvé, cher enfant ?

—Que tu inviterais Lucien Labroue à dîner ici.

—Tu vois que c'était impossible.

—A déjeuner, du moins.

—Je ne le pouvais pas davantage, car M. Labroue a certainement de nombreuses courses à faire avant son départ.

Mary tressaillit et devint très pâle.

—Avant son départ ! répéta-t-elle d'une voix altérée, M. Labroue s'éloigne de Paris ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Pour les affaires de la maison.

—Où va-t-il ?

—A Bellegarde, afin d'y surveiller l'installation de machines importantes que je livre à une usine de premier ordre.

—Combien de temps dure son absence ?

—Trois semaines à peu près, et ce travail dont je le charge, cette preuve de confiance que je lui donne, sont un premier pas dans la voie d'une association prochaine.

—S'il en est ainsi, je prends mon parti, murmura la jeune fille dont le visage devint moins sombre. Mais enfin me voilà pour la journée entière toute seule.

—Cela m'afflige autant que toi, tu le sais, mais les affaires sont les affaires, et l'absence de Lucien Labroue va me donner un surcroît de besogne. Je te promets d'ailleurs un prochain dédommagement.

—Il sera le bienvenu. Seulement aujourd'hui que vais-je faire ?

—Ce que tu fais tous les jours.

—Le dimanche n'est pas un jour ordinaire.

—Tu sortiras en voiture, tu iras visiter tes amies.

—Enfin, je tuerai le temps de mon mieux.

—C'est cela.

—Je te laisse à ton travail jusqu'au déjeuner.

Et Mary quitta son père qui, demeuré seul, s'applaudit de s'être si bien tiré d'une explication qu'il redoutait. Confiante en ce qu'elle venait d'attendre, la jeune fille, très ennuyée et très contrariée du départ de Lucien, ne s'en alarmait point. Elle n'y voyait que la preuve de confiance et d'estime donnée par son père à son fiancé. Ainsi rassurée, Mary remonta dans son appartement, et y resta jusqu'à onze heures. Quand elle descendit elle avait fait une toilette très élégante et d'un goût irréprochable.

—Mignonne, comme te voilà belle ! s'écria le faux Paul Harmant. Tu m'éblouis ! As-tu donc des projets ?

—J'ai le projet de suivre ton conseil et d'aller voir mes amies. Si je ne trouve personne, ce qui est fort possible aujourd'hui dimanche, je me ferai conduire au Bois. Je m'ennuierais à la maison. Je resterais dehors jusqu'au dîner.

Mary, se tournant vers le valet de chambre, ajouta :

—Vous donnerez l'ordre d'ateler la victoria pour une heure.

—Bien, mademoiselle.

A une heure on vint prévenir la jeune fille que la voiture attendait devant le perron. Elle descendit et s'installa.

—Où va mademoiselle ? demanda le valet de pied.

—Quai Bourbon, numéro 9, répondit Mary. La victoria sortit de la cour.

.

Ovide Soliveau, nous l'avons dit, avait pris un fiacre et s'était fait conduire rue de Miroménil. Le cocher s'arrêta devant le numéro indiqué. Ovide le paya, mais en lui enjoignant d'attendre quelques minutes, et se dirigea vers la demeure de Lucien Labroue. Une voiture de place stationnait à la porte de la maison.

—Est-ce la guimbarde qui l'a amené ? Est-il revenu ici ? murmura le Dijonnais. Voilà ce qu'il faudrait savoir.

Il traversa la rue, s'approcha du fiacre et dit au cocher :

—Etes-vous gardé, l'ami ?

—Vous le voyez bien, puisque je suis devant une porte, répliqua l'automédon.

—Tant pis.

—Pourquoi tant pis ?

—Je vous aurais pris, et je n'ai qu'une toute petite course à faire, une course de rien du tout.

—Ça m'irait, car j'arrive de Bercy, et je ne sais pas où je vais aller. Mais je suis à l'heure.

—De Bercy, si dit Ovide, me voilà fixé. C'est

mon homme qui était là dedans. Il est en train de se bichonner pour aller faire le joli cœur chez sa donzelle. Je le tiens. Je ne le lâcherai pas.

Le Dijonnais retourna vers son fiacre, toujours immobile à l'endroit où il l'avait laissé.

—Avez-vous encore besoin de moi, bourgeois, au même prix ? demanda le cocher en riant.

LXXXVIII

—Oui, répondit Ovide, j'ai besoin de vous.

—Tout à votre service.

—Un peu plus loin, dans la rue, à vingt-cinq pas d'ici, vous voyez un fiacre arrêté.

—Dame ! à moins d'être aveugle.

—Eh bien, quand ce fiacre se remettra en marche, vous le suivrez d'assez près pour ne pas le perdre un instant de vue. Est-ce compris ?

—Parbleu ! et il faudrait qu'il ait un rude bibet pour me brûler la politesse, car cocotte marche bien.

—Je paye l'heure cent sous et je donne un fort pourboire par-dessus le marché.

—Suffit ! montez bourgeois. Le cocher ajouta : C'est un agent déguisé qui file un voleur.

Ovide s'installa dans la voiture, la tête à la portière, les yeux fixés sur la porte du numéro 85. Tout à coup il aperçut Lucien Labroue, sortant de la maison après avoir changé de costume. Le jeune homme dit à son cocher quelques mots que le guetteur ne put entendre, puis il monta et referma la portière. Après avoir tourné sur lui-même, le fiacre s'ébranla et se dirigea vers la voiture qui servait de poste d'observation à Ovide. L'ex-associé de Paul Harmant se hâta de se cacher derrière le store, puis, quand le véhicule l'eût dépassé, il abaissa la glace du devant et glissa dans l'oreille du cocher ces mots :

—En chasse ! et vivement.

—As pas peur, bourgeois, ça me connaît !

Et la seconde voiture tourna, comme avait tourné la première. Le "filage" était facile car le cheval qui traînait Lucien Labroue marchait à l'allure la plus modérée. Les deux véhicules roulant l'un à la suite de l'autre, mirent près de trois quarts d'heure pour arriver au quai Bourbon. Le premier s'arrêta devant le numéro 9. Le second fit la halte au coin du pont Marie. Lucien sauta sur le trottoir, paya son cocher, puis s'élança sous la voûte d'une vieille maison et disparut. Ovide observait plus que jamais.

—C'est là que doit percher la donzelle, murmura-t-il. Présentement il s'agit d'être très malin pour savoir le nom et l'étage de la particulière.

Il sortit de son fiacre.

—Vous avez vu où il est entré ? lui demanda l'automédon, prenant intérêt à ce qu'il croyait être une poursuite policière.

—Oui. Restez où vous voilà, et attendez moi.

Soliveau suivit le quai jusqu'à la maison portant le numéro 9. Cette maison est très ancienne. Une porte cochère large et basse s'ouvre sur une voûte voûte que l'on traverse pour gagner la cour. Lucien Labroue s'était engagé dans l'escalier de droite pour aller chez sa fiancée dont le logement touchait, nous le savons, à celui de Jeanne Fortier, surnommée, dans le quartier, maman Lison. Le jeune homme, en passant, souhaita le bonjour à son ancienne concierge.

—Ah ! vous êtes en retard aujourd'hui, M. Lucien, lui dit-elle en riant. Mams'elle Lucie a préparé le déjeuner pour onze heures et demie, et voilà qu'il est midi passé.

—Aussi, je monte vite. Au revoir.

Et Lucien gravit l'escalier en mettant les marches doubles. Lucie avait reconnu son pas.

—Oh ! le vilain ! fit Lucie rougissante mais heureuse ; plus d'une demi-heure en retard ! Le déjeuner ne sera pas mangeable ! et moi qui me promettais si bien de vous régaler.

—Le déjeuner sera délicieux, chère mignonne, répliqua le fils de Jules Labroue. Je vais vous le prouver en y faisant honneur. Je suis en retard, c'est vrai, mais ce n'est pas ma faute. Il m'a été impossible de venir plus tôt.

—Pourquoi donc ? Le dimanche vous n'avez rien à faire.

—Vous croyez ça ! Eh bien, ce matin j'étais debout une heure avant le jour.

—Une heure avant le jour ! répéta la jeune fille stupéfaite. Que se passait-il donc ?